

GÉNÉALOGIE JURASSIENNE

No 52 Informations généalogiques Printemps 2006

Bulletin du Cercle généalogique de l'ancien Evêché de Bâle



**Courfaivre, berceau de la famille Monnerat
La scierie P. Joliat & Lauby en 1888**

Editorial

La religion de nos ancêtres

Pour marquer son vingtième anniversaire, la Fondation des Archives de l'ancien Évêché de Bâle, a pris une initiative appréciable: éditer un livre et monter une grande exposition en quatre volets distincts et autonomes, sur la vie religieuse dans l'ancien Evêché de Bâle du IV^e au XVI^e siècle, de la constitution du diocèse à la Réforme. Le projet intitulé Pro Deo a pour objectif :«des origines du christianisme au XVI^e siècle, faire revivre un monde disparu et pourtant si proche; voir de beaux objets et chercher à les comprendre; gratter les apparences et dépasser les clichés; découvrir le passé pour mieux comprendre notre présent». Il réunit divers partenaires, avec le soutien des quatre cantons (BL, BS, BE et JU) directement concernés. Les expositions ont lieu dans quatre villes de l'ancienne principauté épiscopale: Bâle, Delémont, Porrentruy et Bienne.

Bâle, Museum Kleines Klingental (du 8.4. au 1.10.2006)

Sous les auspices de l'Église. Les origines de l'évêché de Bâle. Archéologie et histoire.

Illustrées par des objets et des documents uniques, les traces des premiers chrétiens et la vie des évêques, des nobles et du peuple à la lumière de la religion et du pouvoir.

Delémont, Musée jurassien d'art et d'histoire (du 8.4. au 5.11.2006)

ÊTRE de chair et de ciel.

Sainteté, pèlerinages, reliques, miracles : à travers quelques saints du Jura et d'ailleurs, une interrogation sur le rapport de l'homme au divin et au surnaturel.

Porrentruy, Musée de l'Hôtel-Dieu (du 8.4. au 1.10.2006)

Fêter, vivre, prier. Une paroisse à la fin du Moyen Âge,

Splendides objets d'orfèvrerie, riches manuscrits, belles statues révèlent une société à la religiosité exubérante. Prêtres, fidèles, exclus formaient un monde plus divers qu'on ne croit.

Bienne, Musée Neuhaus (du 8.4. au 20.8.2006)

L'hérésie sous la crose. Les Réformes dans l'évêché de Bâle,

Une illustration des multiples aspects de la Réforme avec l'exemple de la ville de Bienne et de l'Erguël ainsi que des rapports entre un prince catholique et des sujets protestants.

Un livre, à paraître prochainement, avec de nombreuses contributions et richement illustré, accompagnera ces expositions. Une série d'ateliers, de conférences, de visites guidées et autres activités auront lieu sur chacun des sites. En plus de l'ouvrage, ces animations permettront d'aborder de manière plus approfondie diverses facettes du phénomène religieux dans notre région.

François Kohler

Sommaire

Articles et documents

Chronique d'une ancienne famille de Courfaivre <i>par Jean Christe-Meier</i>	3
L'histoire de François Victor Monnerat et de ses descendants	3
Paul Monnerat : Souvenirs de mon enfance	6
Léon Schneeberger : Une vie 1908-1994	13

Entraide /Activités du Cercle

Questions	19
Réponses	20

Chronique d'une ancienne famille de Courfaivre : les Monnerat

par Jean Christe-Meier

Les ancêtres

Le plus ancien document que j'ai trouvé concernant la famille Monnerat de Courfaivre se trouve aux Archives de l'AEB à Porrentruy (B 239/14). Il est daté du 18 septembre 1557 et concerne le fief de la scierie de Courfaivre, dont le porteur est A. Munera. Comme on retrouve un autre Monnerat, porteur du fief, soit Pierre Monnerat, né en 1692 et décédé en 1777, noyé, il est probable que ce fief soit resté dans la famille, au moins jusqu'à cette date. A noter que ce Pierre Monnerat se trouve dans l'ascendance de François Victor, dont il est question dans cette chronique familiale.

Dans le tableau patronymique des familles Monnerat de Courfaivre, la plus ancienne qui y figure est celle de Rodolphe ou Ruedat Monnerat, que j'ai découverte dans un acte du 3 mars 1628 du notaire H. Wicqua. Il y est question d'une vente de terrain où "Ruedat Monnerat de Courfaivre, pour et au nom et se faisant fort de Germaine relicte de feu Etienne Monnerat, de Henriette et Véréne, ses filles absentes, a vendu à Germain, fils de feu Michel Monnerat dudit Courfaivre.. à savoir un champ.. gisant au village de Courfaivre.." La deuxième partie de ce document et d'autres du même notaire mentionnent encore d'autres familles Monnerat de Courfaivre que nous retrouvons, en partie, dans les registres paroissiaux.

Mais c'est dans les registres de Bassecourt, qui commencent en 1633, soit plus tôt que ceux de Courfaivre, que se trouvent les premiers baptêmes ou mariages, par exemple, le 8 octobre 1651, le mariage de François Monnerat, fils de Rodolphe, de Courfaivre, avec Elisabeth, fille de Jean Robichon, de Bassecourt. Ensuite, soit dès 1668, on pourra se référer à ceux de Courfaivre.

Ayant commencé les recherches par les registres de Courfaivre, à la première génération, j'avais cinq chefs de famille:

1. Henri, fils d'Henri, qui épouse Ursule Barcholet;
2. Germain, fils d'Henri, qui épouse Adèle ou Alalia;
3. Hechemann, fils de François, qui épouse Catherine, puis Marie;
4. Jean, fils de François, qui épouse en 1681 Wilhelma Tendon;
5. Jean Joseph, décédé le 14 février 1737, fils de François, qui se marie deux fois: en 1682, avec (1) Jeanne Comte, vers 1700 (2) avec Jeanne Fleury.

Mais dès la quatrième génération, seul Jean Joseph Monnerat de Courfaivre aura encore des descendants :

- Pierre le vieux (17.1.1692-9.10.1777), marié le 27.11.1731 à Ursule Lachat (28.11.1710-10.12.1764), dont :
- Jean Henri (9.3.1746-22.3.1803), marié le 4.4.1769 à Delémont à Catherine Calame, +17.9.1809 à Courfaivre. dont :
- «François» Joseph (15.3.1776-2.5.1850), marié le 17.12.1797 à Marie Marguerite Gueniat, née vers 1772 à Courroux, décédée le 31 mars 1836 à Courfaivre, dont :
- Germain (12.1.1804-12.8.1867, marié le 16.3.1837 à Marie Madeleine «Cécile» Berbier (7.5.1807- ?), dont : François «Victor» Monnerat.

L'histoire de François Victor Monnerat et de ses descendants

Pourquoi avoir choisi la famille de François Victor Monnerat, plutôt qu'une autre ? Il s'agit d'un pur hasard généalogique. Une descendante de François Victor, marié à un Canadien, Suzanne Marie Monnerat (2.2), née le 21 mars 1908, décida, peu d'années avant de mourir, mais peut-être aussi sur les conseils de sa fille qui pratique la généalogie, de revoir le pays de ses ancêtres.

Bref, c'est à l'occasion d'un voyage en Suisse en 1999 que je fut contacté par son frère Victor "Henri" Monnerat (2.4), né le 30 août 1913, résidant à Concise, lequel souhaitait, à la demande de sa soeur et de sa fille, avoir un entretien au sujet de la généalogie de la famille Monnerat de Courfaivre. La rencontre eut lieu à Delémont. Ce fut le point de départ de découvertes successives et de rencontres, en particulier avec M. Léon Schneeberger (1.1b), né le 24 avril 1908 au Landeron, fils de Léon Schneeberger et de Cécile Monnerat (1).

Première génération

François Victor Monnerat est né le 31 mars 1850 à Courfaivre. Il est le fils de Germain Monnerat et de Marie Madeleine Cécile Berbier. Il sera horloger. Il épouse le 10 juin 1874 à Courfaivre Séraphine Justine Pic, fille de Nicolas Pic et de Marie Anne Bandelier, née le 7 mai 1851. François Victor Monnerat meurt le 19 mai 1937 au Landeron, tandis que son épouse décède le 13 octobre 1896.

Ce couple aura neuf enfants : Cécile (1), François Victor (2), Julie, (3), Paul Joseph (4), Jules Louis (5), Lina (6), Maurice Léon (7), Blanche Jeanne (8), Hélène Berthe (9).

Deuxième génération

Cécile (1) est née le 22 juin 1875 à Courfaivre. Elle épouse Bernard Stoeckel le 21 septembre 1899 à Paris, lequel décède quelques années plus tard, sans enfant. Etant rentrée au Landeron, la jeune veuve - qui travaillait en fabrique - y fait la connaissance de Léon Jacob Schneeberger, né en 1872, chef mécanicien - lequel était chargé du dépannage. « Comme par hasard, sa machine tombait souvent en panne. Ce que femme veut ! Et cela finit par un mariage vers 1905 » (Léon Schneeberger. Une vie 1908-1998, p. 4). Cécile Monnerat décède en 1925, tandis que son époux Léon Jacob Schneeberger meurt en 1952. Ce couple aura un enfant : Léon (1.1b) (cité dans l'introduction, voir sa biographie à la Troisième génération)

François Victor (2) est né le 3 septembre 1876 à Delémont. Le 9 novembre 1905 au Landeron, il épouse Marie Adèle Lisette Oestreicher, de Loerrach (D), née le 15 juillet 1878, fille de Ferdinand François et de Marie Julie Mathis. Marie meurt le 15 mai 1945, alors que son époux François Victor décède le 13 septembre 1945. Ce couple aura cinq enfants : Victor Ferdinand Bernard (2.1), Suzanne Marie (2.2), Lucienne Adèle (2.3), Victor Henri Léon (2.4), Charles Gaston Pierre (2.5).

Julie, (3), est née 7 mars 1879 à Meslières (France). Restée célibataire, elle remplacera sa soeur Cécile (souffrant d'une dépression durant quatorze ans) auprès de son neveu Léon Schneeberger. Quant à Julie, elle décéda le 9 août 1952 au Landeron.

Paul Joseph (4), est né le 23 juillet 1881 à Meslières (France). Resté célibataire, il a joué un rôle essentiel pour l'histoire de sa famille en écrivant ses "Souvenirs d'enfance" (voir document ci-après) ainsi que dans le cadre de sa cité d'adoption, Le Landeron, en qualité de photographe professionnel. C'est ainsi qu'à l'occasion du centenaire de sa naissance, en d'octobre à décembre 1981, la Fondation de l'Hôtel de Ville du Landeron a organisé une exposition d'anciennes photos du Landeron de 1900 à 1920 signées par lui.

Mentionnons, en outre, l'étude de Paul Monnerat intitulée "Le vieux Landeron 1326-1926", ornée de 38 illustrations d'après les photographies de l'auteur, dont une douzaine figure au crédit photographique du récent ouvrage sur Le Landeron, publié en 2001 aux Editions Attinger.

Jules Louis (5), est né le 14 décembre 1883 à Meslières (France), il est décédé le 20 mars 1908 au Landeron, âgé de 24 ans.

Lina (6), est née le 22 septembre 1886 à Neuchâtel, elle est décédée le 13 septembre 1887 à Neuchâtel.

Maurice Léon (7), il est né le 30 septembre 1888. Resté célibataire, il décède des suites d'un accident en 1912.

Blanche Jeanne (8), est née le 7 février 1891. Vers 1920, elle épouse un ressortissant allemand Willy Moritz.

Hélène Berthe (9), est née le 15 décembre 1893 à Neuchâtel. Célibataire, elle vécut durant quelques années avec son frère Léon. Elle décéda à Neuchâtel en 1987.

Troisième génération.

Léon Schneeberger (1.1b) est né le 26 avril 1908 au Landeron où il passa toute son enfance jusqu'à l'âge de 15 ans. Il est le fils de Léon Schneeberger, né en 1872, décédé en 1952 et de Cécile Monnerat (1), née en 1875. En mars 1946, Léon junior épouse Gilberte Bourgnon, née le 25 juin 1918 à Bassecourt.

Deux filles sont nées de ce couple : Sylvia, en 1947 (1.1b.1) et Gilberte, en 1948 (1.1b.2)

Comme son oncle Paul Monnerat, Léon Schneeberger nous a laissé une histoire de sa vie, retranscrite ci-dessous. En 1923, il commença un apprentissage de mécanicien qui dura 4 ans. Durant ses loisirs, il s'occupait de radio.

En 1924, il s'est monté un poste de TSF (télégraphie sans fil), c'était les tous débuts de la radio. En 1939, ce fut la mobilisation, la guerre, puis l'armistice. Pour Léon, une nouvelle vie allait commencer, car il avait fait la

connaissance de celle qui allait devenir son épouse: Gilberte Bourgnon, de Bassecourt... Leur bonheur dura jusqu'en 1983. A ce moment-là l'épouse fut atteinte d'un cancer, et décéda au bout de trois semaines. Elle avait 66 ans.

Le rôle joué par Léon Schneeberger dans l'histoire de la famille Monnerat est très important. En effet, c'est lui qui a recueilli les archives de son oncle Paul Monnerat, le photographe, ce qui permit à la Fondation de l'Hôtel de Ville du Landeron d'organiser l'exposition de 1981, mentionnée ci-dessus.

Victor François Bernard Monnerat (2.1) est né le 6 novembre 1906 au Landeron. Il décède le 22 août 1925 à Neuchâtel, âgé de 19 ans.

Suzanne Marie Monnerat (2.2) est née le 21 mars 1908. Elle épouse le 22 décembre 1945 à Toronto (Canada), George Henri Blake, né le 30 décembre 1906, décédé le 2 janvier 1995. (Prière de se référer à l'introduction)

Ce couple aura une fille nommée Eloïse (2.2.1), née le 6 décembre 1946. Vers 1970, elle épouse John MC Taggart, né le 21 décembre 1934, décédé le 29 août 1987. Le 6 février 1971 est née leur fille Vanessa (2.2.1.1)

Lucienne Adèle Monnerat (2.3.) est née le 5 janvier 1910 et décédée le 16 novembre 1944.

Victor Henri Léon Monnerat (2.4.) est né le 30 août 1913. Le 20 octobre 1945, il épouse Jeanne Fivat, née le 9 août 1912 et décédée le 31 mai 1981. Ce couple aura un fils : Claude (2.4.1), né en 1949 et décédé en 1987.

C'est à la suite d'un coup de téléphone d'Henri Monnerat, frère de Marie Suzanne Monnerat (2.2) que la rencontre mentionnée ci-dessus eut lieu à Delémont en 1999.

Charles Gaston Pierre Monnerat (2.5) est né le 2 mai 1917. Le 11 octobre 1948, il épouse Nella Falorsi. Ce couple aura un fils : Jean-René (2.5.1), né en 1948, qui épouse Marie Fontana



François Victor Monnerat (1850-1937)

Paul Monnerat : Souvenirs de mon enfance

Aujourd'hui, 23 août 1951, j'ai 70 ans. Je suis né le 23 juillet 1881 à Meslières, petite commune française, non loin du Jura bernois, ma patrie. Je fus le cinquième enfant de Victor François Monnerat, marié à Justine Florine Pic, tous deux originaires de Courfaivre dans le district de Delémont. L'endroit de ma naissance n'ayant pas d'église catholique, je fus conduit en voiture à Dannemarie, proche de mon Jura, pour être baptisé du nom de Paul-Pierre-Louis, ma mère désirant m'appeler: Paul, mon père: Louis, mon parrain: Pierre.

Mon parrain travaillait à Meslières. Pour ma marraine, mes parents firent venir de Delémont, une nièce du côté maternel, Julie Guéniat, étudiante à l'Ecole normale de Porrentruy, au dire de ma mère. Ma marraine était une charmante jeune fille, qui resta chez nous quelques semaines. Le fils du patron chez qui travaillait mon père lui proposa de favoriser une union. Ma mère se sentant responsable de sa nièce ne fut pas de cet avis. Le jeune homme, quoique riche, ne partageait pas la même religion.

Petite enfance à Meslières

J'avais cinq ans quand mes parents quittèrent la France (1886). J'ai gardé quelques souvenirs de Meslières. Je me rappelle la maison où je suis né. Elle faisait suite à d'autres au bord d'un ruisseau. Une place séparait le route du quartier. Je me souviens d'un jour de foire ou de fête, des forains travaillaient devant notre maison. Je revois de temps à autre une barre (lignée ?) de mannequins qu'il fallait abattre avec une pomme et des roulettes (roulottes ?) pleines de vaisselleries que l'on pouvait gagner avec une pièce de monnaie.

Je me revois à pieds nus dans le ruisseau, pour tâcher d'attraper des truites. Il y avait un escalier pour y descendre. Près de ce dernier, il y avait un poteau pour les cordes à lessive. Un jour, je suis tombé au bas de l'escalier. Un passant me releva et me porta chez ma mère. Je revois encore le sang couler en bas de mes joues. Il me reste encore de cet accident une petite cicatrice, à droite de mon front. J'allais de temps à autre avec mes frères et soeurs chez une femme du voisinage dire bonjour pour recevoir des fruits ou un morceau de sucre.

Un jour, une troupe de militaires passait. Mon père me prit sur ses épaules, ces soldats me communiquèrent une grande frayeur. Pour ne plus les voir, je cachai mes yeux avec mes mains. J'avais aussi peur du bruit du tambour du garde champêtre. Quand il annonçait des publications, sitôt que je l'entendais, je courrais me cacher. Je me vois pleurer dans un magasin parce que ma mère refusait de m'acheter des petits sabots de bois sculptés, ceux-ci me sont encore restés gravés dans ma mémoire. Je n'aurais pas pu les chausser parce que j'avais un pied gauche tordu en dedans par suite d'une foulure. Une fois, j'étais sorti avec ma grande soeur Cécile, elle fut obligée de me porter, car je ne pouvais plus marcher.

J'avais fait une chute, je ne me souviens plus comment cela est arrivé. Le docteur qui passait chez nous a eu de la peine à me redresser le pied. Cet accident me fit boiter légèrement toute ma vie. Chose curieuse, des personnes s'en apercevaient et d'autres pas.

En 1948, j'ai rencontré une demoiselle d'Hérimoncourt, localité proche de Meslières. Elle était de passage au Landeron. Je lui ai causé de mon lieu de naissance, lieu qu'elle connaissait fort bien. Je l'ai priée de m'envoyer quelques cartes de vue de mon village. Le quartier où nous habitions manquait, j'ai reconnu le restaurant.

A l'âge de 18 ans, mon père avait quitté Courfaivre pour se rendre à Montbéliard afin d'apprendre la fabrication de pignons d'horlogerie. Il demeura dans cette ville durant la guerre de 1870. J'espère pouvoir raconter une autre fois ce que nous a dit notre père de cette guerre.

Après la guerre, il rentra dans sa commune pour ouvrir un atelier de fabrication de pignons. Quelques ouvriers lui permirent de fournir quelques fabriques pendant quelques années. Un jour, les patrons lui

dirent que les Savoyards leur offraient des pignons à meilleur compte et que s'il ne pouvait pas livrer au même prix, ils le renverraient (rupture de contrat). Mon père n'ayant pas la possibilité de baisser ses prix, il se rendit en Savoie pour étudier la fabrication bon marché. Le genre de travail ne variait pas, mais des paysans travaillaient pour 80 cts par jour.

Rentré chez lui, mon père préféra fermer son atelier pour retourner en France, se perfectionner dans l'horlogerie et pouvoir plus tard se rendre à New-York et ouvrir un magasin de montres.

Départ pour l'Amérique

J'avais cinq ans quand mon père prit la décision de passer l'Océan. Je revois ma bonne mère pleurer pendant la vente de notre mobilier sur la place. Elle regrettait surtout des meubles en "rotins de noisetier", façonnés par mon père, un lit d'enfant encadré de rideaux, deux grands fauteuils dans lesquels j'aimais m'asseoir, une table couverte de dessins, une étagère monumentale festonnée que j'admirais chaque fois que maman arrosait les fleurs la garnissant. Quelques jours plus tard, nous partions avec peu de bagages, des vêtements et quelques souvenirs.

Un voisin, Monsieur Baud, avec une famille moins nombreuse que la nôtre, ferblantier de métier, s'était décidé à suivre mon père en Amérique.

Dernier souvenir de Meslières qui me revient à la mémoire, c'est de monter dans la voiture du laitier qui nous a conduit à la gare la plus proche dont le nom m'échappe.

Mon père voulut s'arrêter à Paris pour dire au revoir à ses deux soeurs qui habitaient la capitale, tantes Justine et Catherine. Peu de souvenirs me restent de Paris: une longue rue, un magasin imposant, des mannequins que je croyais des grandes poupées. J'ai pleuré, j'aurais bien voulu en avoir une.

A notre départ pour le Havre, ma mémoire a retenu: notre wagon avec des couchettes suspendues où l'on s'installa pour le coucher. Au Havre, j'entends encore les graves sifflements des trains et des bateaux. Entre Monsieur Baud et mon papa qui me donnaient la main, nous longions un grand port. Une forêt de mâts et de voiles me fit bientôt baisser la tête et fermer les yeux pour ne plus voir des figures épouvantables.

Sur le bateau «Le Normandie»

Je me vois sur un petit bateau à vapeur qui nous conduisit au large pour monter sur le grand bateau "Le Normandie". J'ai gardé en souvenir : sur le côté de ce vaisseau, je suis monté en donnant la main à ma mère, tandis que sur l'autre bras, elle portait mon frère Jules, deux ans plus jeune que moi, également né en France. "Le Normandie", m'a raconté mon père, était le plus grand vaisseau de l'époque. Nous étions 700 passagers à bord pour la traversée de la mer. Une vague idée de la grandeur de ce bateau m'est restée. Plusieurs fois par jour, nous avons fait le tour du pont. Je ne sais plus combien de fois j'y suis allé seul. J'allais aussi quelques fois voir le magasin du boucher, en vêtement blanc. Un jour, il me donna une patte d'oie et me montra comment il fallait tirer pour faire bouger les doigts, ce qui m'amusa longtemps. De temps en temps, une dame me conduisait dans sa cabine, puis me rendait à ma mère avec des oranges ou des petites tablettes de chocolat qu'on appelle aujourd'hui: des Napolitains. Que de fois aujourd'hui celles-ci me rappellent celles du vaisseau. Il me semble que sur terre, je n'ai plus jamais respiré la forte odeur des oranges. Je n'aimais pas voir les vagues, ni la largeur de l'océan.

En cours de route, mon père me leva pour me montrer un récif où était attaché un grand radeau. Ce dont mes yeux se souviennent c'est qu'au centre du bateau il y avait un jardin de verdure suspendu et un escalier pour y monter. Des cabines, je revois nos lits superposés, encadrés de planches où plus d'une fois, je me suis penché pour "rendre" (vomir), souffrant du mal de mer. Une longue table chargée de vaisselle de fer blanc. Comme nourriture, je ne me souviens que des biscuits durs et des longues saucisses noires portant une forte odeur. C'est ce que je me souviens des repas.

Le balayeur des cabines, en costume bleu, m'est resté gravé dans les yeux. Quarante ans plus tard, quand le marché des salopettes bleues arriva en Suisse, que de fois j'ai revu l'homme bleu du bateau. Je n'ai plus jamais entendu sur terre le hurlement du vent de l'océan. Un jour d'ouragan, au risque du naufrage, le capitaine nous fit monter sur le pont. Ici, je revois ma mère agenouillée priant, récitant des Ave Maria, que récitait avec elle le plus jeune des matelots.

La traversée dura environ 8 jours. Nous approchions du rivage quand un premier bateau nous croisa. De nouveau mon père me porta sur ses épaules. Mes cris l'obligèrent à me redescendre. Ce fut pour mes yeux une affreuse bête qui me faisait des grimaces. Un matin, un petit bateau s'approcha du vaisseau. Un beau capitaine, une feuille à la main, se mit à crier, je ne sais quoi. Je le vis ensuite monter par l'escalier de côté. Le dernier souvenir que j'ai gardé de la mer. Quand j'ai rappelé ce souvenir à mon père, il m'a dit que c'était un remorqueur qui devait conduire "Le Normandie" au port. Un bel homme est monté sur le bateau, c'était le médecin qui voulait s'assurer de l'état de santé des passagers, afin de prendre des mesures en cas d'épidémie.

Après notre débarquement, qui ne me laisse aucune trace de souvenirs, nous avons été conduits au coin d'une rue pour attendre nos bagages qu'une voiture devait prendre et nous conduire à l'hôtel prévu. Il faisait froid. Je revois ma maman m'envelopper avec une couverture et me placer devant un grand fourneau, pareil à un kiosque. Une lignée de voitures ne cessait de défiler. L'une d'elles, semblable à une voiture postale, servie par quatre chevaux, nous conduisit en ville.

Un retour précipité

Monsieur Baud, ferblantier, a trouvé de suite du travail sur son métier. Quant à mon père, il devait attendre qu'une agence lui trouve un magasin disponible pour s'installer. En attendant, on lui offrit une place de surveillant dans une culture de pois aux environs de New-York qu'il accepta pour 35 dollars par jour. Ma mère perdant l'appétit et le sommeil, un docteur la fit entrer à l'hôpital pour découvrir sa maladie. Après trois semaines d'observations, mon père fut informé que le mal, la nostalgie, risquait de s'aggraver, une langueur mortelle chez ma mère. Mon papa déclara au docteur qu'il n'était pas en Amérique pour enterrer sa compagne et qu'il ne tarderait pas à rentrer en Suisse. Renonçant à son projet, après un séjour de deux mois, nous quittions le nouveau monde. De mes promenades en ville, je n'ai pas oublié ces perroquets en cage, presque devant chaque maison, un jardin dans lequel il y avait de petites voitures traînées par des chèvres, qui faisaient la joie des enfants. Mes frères et soeurs, tous, l'un après l'autre, avons eu la joie d'être traînés. De notre retour sur mer, chose curieuse, je n'ai gardé aucune souvenance.

Le destin voulut que Monsieur Baud restât à New-York, sans qu'il ne donnât plus de nouvelles. Cependant, presque trente ans plus tard, nous devions nous revoir dans les circonstances que voici: Un ou deux ans avant la guerre de 1914, alors que j'étais photographe, un dimanche, vers midi, je prenais un cliché devant la fontaine de la Vaillance. Quelques messieurs et dames me prièrent de photographier leur société. C'étaient des Français résidant dans le canton de Berne qui s'étaient réunis au Landeron pour fêter le 14 juillet. Après avoir pris le groupe devant l'hôtel de Nemours, je présentai ma carte à l'un des membres que je croyais être le président. Le monsieur, porteur d'un large ruban tricolore en bandoulière, me dit en me serrant la main: J'ai été en Amérique avec un Victor Monnerat. Je lui ai répondu: «Eh bien, c'est mon père, venez, nous habitons juste en face». Je l'ai conduit chez nous et mon père a dû lui crier: voici Baud ! Ce dernier, de simple ferblantier était devenu ambassadeur de France. Nommé à Berne, il avait dû s'occuper du groupe de Français habitant la capitale américaine. Son dévouement pour sa patrie lui valut d'être nommé consul, puis ambassadeur. Mon papa fut invité à dîner avec la société. Son ami lui promit de revenir, ce qu'il fit un dimanche des vendanges. Après, mon père lui rendit sa visite en se rendant à l'ambassade de France.

En quittant le Havre par chemin de fer, mes parents résolurent de s'arrêter encore une fois à Paris afin de revoir mes tantes. Nous demeurâmes quelques jours chez ma tante Justine qui avait épousé un Alsacien, gradé dans l'armée, et qui mourut quelques années plus tard d'une fièvre contactée dans les colonies, en service pour obtenir les galons d'aide de camp.

Durant ce séjour à Paris, mon père se rendit à Trouville, au bord de la mer, pour y retrouver son frère, économe dans un grand casino où la noblesse anglaise aimait fraterniser. Deux jours auparavant, la reine d'Angleterre avait dû quitter le casino. Mon oncle fit coucher mon père dans le lit de la reine Victoria.

Séjour à Courfaivre

Toute la famille rentra à Courfaivre chez ma grand-mère maternelle où ma mère, après deux mois de convalescence, trouva toute sa santé. Durant ce temps, mon père se rendit à Genève pour y trouver du travail. Après quelques semaines, cherchant à se rapprocher du Jura, une fabrique de Neuchâtel lui offrit une place qu'il accepta et où il nous emmena.

Des vacances passées dans notre commune (Courfaivre), n'ayant pas six ans, ma mémoire garde cependant quelques détails. Il y avait un verger autour de la maison où les petits cochons de la grand-mère allaient brouter et que je taquinai avec une baguette. Bientôt, ils me couraient après. Je me sauvais et je regagnais la cuisine et me cachais sous la table pour ne plus être poursuivi. Mon oncle François Pic était chasseur, il nous conduisit un jour dans la forêt pour nous montrer un trou de blaireau d'où n'était pas ressorti son chien. Cet oncle me gifla deux fois, la première fois parce que j'avais refusé de l'embrasser, la deuxième fois parce que je n'avais pas voulu manger des pommes de terre à dîner. C'était à une fête du village, la Saint-Martin, je revois une corbeille pleine de beignets, ma mère dansait avec son frère et d'autres couples dans la grange. Il n'y avait pas de musique, mais on chantait des couplets pour la cadence: *Té fo, te ne sé ren, Te ne sep dambi, Té mé franchi le pies...* (Traduction: Tu es fou, tu ne sais rien, tu ne sais pas danser, tu me marches sur les pieds...) Plus tard, j'ai demandé à ma mère de chanter la chanson. Combien de fois je l'ai chantée, aimant cette mélodie.

Une cousine Jobin me prenait souvent chez elle. Que j'aimais la voir travailler des taffetas. Avec mes frères et soeurs, j'allais au pâturage garder les bêtes. Je me vois encore balancer sur une planche devant une scierie. Quant aux traits de ma grand-mère, je les ai oubliés regrettamment.

A Neuchâtel

De Courfaivre, nous partîmes pour Neuchâtel où un logement nous attendait à la Cassarde. Depuis la gare, ma mère nous traîna dans une poussette, mon frère Jules et moi, en haut de la route. Je ne sais durant quelle fête, des jeunes gens masqués rôdaient autour de nous, je m'entends encore pleurer. La forêt proche nous attirait par ses fleurs ainsi que des arbres de mûriers le long de la route, dont j'aimais les fruits rouges et blancs. Un jour, je m'égarai dans un sentier de vigne bordé d'un mur recouvert de tessons de bouteilles pour empêcher de grimper.

Dans cette ville naquit une soeur du nom de Lina qui mourut de la coqueluche avant une année. Monsieur le doyen Bergier, qui plus tard construisit la grande église rouge, en fut le parrain. Plusieurs docteurs qu'il envoya ne purent guérir notre Lina. Combien de fois j'ai vu pleurer ma mère à la maison. D'une promenade à Pierrabot, l'image d'une nuée de papillons de toutes les couleurs ne s'est pas effacée de mes yeux. J'ai fréquenté quelque temps une école enfantine des environs où, à la fête de Noël, j'ai reçu un fusil de bois.

De temps à autre, notre mère nous a conduit le dimanche à la chapelle de la Providence. Mon jeune frère et moi, nous étions en robes blanches et longs cheveux blonds bouclés. Plus d'une fois, j'ai entendu dire par des passants: comme vous avez de jolies filles ! Et quand maman leur disait que nous étions des garçons, les gens s'en étonnaient.

En rentrant par la ruelle Vaucher, du haut d'un jardin, une dame nous a lancé des poires et des pommes. Comme j'aimais jouer avec des poupées, la marraine de confirmation de ma grande soeur Cécile nous fit confectionner une grande poupée en costume bernois que nous avons gardée longtemps. Un objet de musée a dit mon père. Cette dame me fit aussi confectionner un soulier à tige de fer pour me redresser le pied tordu de ma première enfance.

Un dimanche que mes grandes soeurs me promenaient au bord du lac, une dragueuse ancrée au port me rappela les grands bateaux de la mer, ce qui me donna l'envie de monter dessus.

Chaque fois que nous descendions la route des Terreaux, je ne pouvais pas assez admirer une charmante maison perchée sur la hauteur, avec ses nombreux escaliers pour y monter. Par deux fois, je me suis permis de sonner au portail pour offrir un bouquet de fleurs de forêt. Les deux fois, une belle dame est venue m'ouvrir et m'a gardé quelques instants dans le jardin, me disant que j'étais trop petit pour monter les hauts escaliers, non sans m'envoyer les mains pleines de fruits.



Paul Monnerat au Landeron

De Neuchâtel au Landeron en passant par Morat

Mon père se plaisait beaucoup à Neuchâtel. Il était reçu dans les hautes sociétés où il était apprécié pour sa vive intelligence. Un jour, son patron lui proposa de le nommer directeur de sa fabrique, s'il consentait à changer de religion avec ses enfants, ce qu'il ne voulut pas accepter. Dès lors, géné, papa quitta Neuchâtel pour Morat. Dans cette ville, les ramoneurs frappèrent mon attention, j'en avais une grande frayeur. On disait qu'ils voyageaient pour prendre les enfants. Les marchés m'intéressaient. J'écoutais les marchands ambulants. Une fois, je ramassai un objet qu'un forain avait laissé tomber, il me donna un petit carnet que je gardai longtemps. Je n'osais pas aller au bord du lac sans être accompagné de mes grands frères et soeurs. Un jour que nous regardions une barquette voguer au large, le propriétaire nous accusa de l'avoir détachée. Mon père travaillait à domicile et ne recevait pas assez d'ouvrage, alors il ne tarda pas à chercher ailleurs. Après quelques mois, nous quittions Morat pour Le Landeron.

La fabrique d'ébauches lui assurait du travail. Le patron M. Hahn apprenant qu'il avait affaire à un ancien patron le prit en estime. Tenant sa promesse, il le paya mieux que ses visiteurs. Il reçut une paye presque égale à son directeur, sans que les ouvriers ne le sachent.

En attendant de trouver mieux, nous habitons à la petite Russie, un petit logement à l'aile ouest du restaurant. Au printemps, ma maman se promenait avec mon frère Jules au bord du lac. Mais le plus souvent sur le chemin des Flamands ou le long du ruisseau.

Vers l'automne, nous déménageons au Moulin de la Tour. Au printemps suivant, j'ai commencé mon école enfantine, chez la soeur, dans la maison en face et au sud du poids public. C'était assez loin, mais en compagnie de mes grandes soeurs et de mon frère aîné, ma mère n'avait rien à craindre. Au contraire d'aujourd'hui, la mode était de garder les garçons le plus longtemps possible en robe. Je me vois encore portant mes longs cheveux blonds bouclés et ma dernière robe bleue marine avec un grand col et des poignets rouges. C'est dans la solitude et la belle nature du Moulin de la Tour que j'appris le nom des fleurs, des buissons, des arbres, des oiseaux et des insectes. C'était un paradis pour les enfants, notre propriétaire en avait six, à peu près du même âge que nous. Il y en avait aussi dans la maison en dessous, la Scie, et quatre sous le toit de l'Arbatte, plus haut que le Moulin de la Tour. Je ne puis pas oublier ces trois maisons situées au bord du ruisseau, éloignées les unes des autres de quelques minutes.

La Scie

La Scie, au bord de la route cantonale Neuchâtel-Berne, avait tout un autre aspect que celle qui l'a remplacée aujourd'hui, détruite par le feu à deux reprises, à quelques années de distance. La vieille maison était toute pleine de poésie. Bâtie en pierres, rien en elle n'attestait la pauvreté, ni quelque chose en désaccord. Avec un étage sur rez-de-chaussée, dotée d'un toit allongé face à la route, elle comportait une auberge pour les passants, une treille de vigne encadrant la façade. La partie ouest abritait la scierie, dotée d'une grande roue en bois que l'eau du ruisseau faisait tourner, puis s'écoulait dans un chéneau en bois. Quelques années plus tard, j'ai vu la vieille roue en bois remplacée par une roue en fer de mêmes dimensions. J'ai rarement vu la roue arrêtée par manque d'eau. L'hiver, j'admirais les glaçons suspendus tout le long du vieux chéneau. Un jour, j'ai regardé un dessinateur remplir un cahier de dessins. J'ai eu envie d'aller toucher ces glaçons chaque fois que je revenais de l'école.

L'Arbatte

L'Arbatte avait une architecture différente, bâtie en largeur; des murs bas sortaient de grandes pièces en bois attestant bien l'usage que lui attribuait son nom. Ses grandes galeries servaient à suspendre les plantes de lin et à effiler celui-ci. Une grande roue derrière, sur le ruisseau, ainsi que des vieilles meules de pierre dressées contre le mur permettaient d'envisager que l'on moulût aussi la graine de lin pour en faire de l'huile. La famille qui occupait l'Arbatte cultivait la vigne et gardait des chèvres, chez qui nous achetions notre lait. Un jour que les parents n'étaient pas là, la grande fille servait le lait à ma soeur; voyant qu'il en manquait, elle ne se gêna pas de dire: je vais vite chercher une tasse d'eau fraîche au ruisseau pour compléter. Que d'anecdotes il y aurait à raconter sur ces gens.

Les premiers jours de vacances, ma mère me conduisit avec mon frère Jules (5), deux ans plus jeune que moi, à l'Arbatte, afin de faire connaissance des enfants. Bientôt, nous aurions le plaisir d'aller garder les chèvres le long du chemin qui borde le ruisseau et qui conduirait, d'autres jours, à la forêt où nous irions chercher du bois mort. Des promenades nous firent connaître la forêt et c'est alors que je ne cessais de demander à mon papa le nom des arbres, des buissons et des plantes.

Une belle après-midi, ma grande soeur Cécile (1), âgée de douze ans, mon grand frère, dix ans (Victor (2)), ma soeur Julie (3), huit ans, décidèrent de gagner la forêt, avec la promesse faite à ma mère de bien me surveiller, ainsi que mon frère cadet. Nous nous sommes aventurés, sans nous arrêter, à l'entrée du bois, derrière les vignes. Nous avons pris un chemin qui nous a conduit sur une place de

rochers parsemée de buissons et de fleurs. Ce fut une surprise pour mes soeurs de découvrir les “pommes de roche” qu’elles n’avaient jamais vues. Je ne sais pas si c’est elles qui inventèrent ce nom ou mon père. Les “pommes de roche” ressemblent à une grande fleur de rose ouverte, sans tige, composée de pétales épais, verts et pointus, que je compare aujourd’hui à des cactus. Nous en emportâmes quelques plantes à nos parents. Ce lieu nous a tellement plu que nous y sommes retournés plusieurs fois. C’est par là que nous avons passé pour monter dans la grande forêt.

Pendant les grandes vacances, mes parents ne défendirent point à mon grand frère d’aller ramasser du bois mort avec les voisins du même âge et avec le consentement de me prendre avec lui quelques fois. Aussi, quand ses camarades ne pouvaient venir avec lui, il emmenait mes soeurs. Puis, nous avons pris l’habitude d’aller au bois en famille. A la maison, nous ne parlions plus que de forêt.

Notes extraordinaires, Le Landeron 3 avril 1920

Aujourd’hui, les enfants qui ont joué à la course aux pommes de terre le dimanche 2 avril ont eu leur assemblée chez mon neveu Léon Schneeberger à 11 heures après l’école pour discuter de ce qu’ils feront avec l’argent de leur quête qui leur a rapporté 50 fr. 10, 10 fr. de plus que les jeunes gens de Cressier qui avaient chez eux une course aux oeufs le même jour.

Cette course aux pommes de terre, faite par nos petits de 9 à 12 ans, une quinzaine de garçons, fut fort intéressante. Ils avaient voulu imiter les grands qui, il y a une quinzaine de jours, avaient fait une course aux oeufs. Malgré la cherté des oeufs qu’ils ont payés 3.50 fr la douzaine, prix de gros (4 fr au détail), cette fête ne s’était plus faite depuis 1918. Pour la première fois, les oeufs ont été cuits pour ménager la casse. Sur cent que le lanceur a jeté dans le van, dix-huit seulement sont tombés à côté. Leur quête leur a rapporté 160 fr. Les enfants, afin de mieux imiter les grands, avaient des costumes neufs ou des costumes de théâtre.

La course se faisait devant chez moi, soit depuis le café de la Croix fédérale jusqu’au bas de la rue. 75 pommes de terre avaient été alignées à 50 cm de distance. Il n’y en eut que 15 seulement qui tombèrent à côté du van. Le coureur ne s’est pas reposé dans sa course d’aller et retour jusqu’au pied du Jolimont. Un peu trop long, aussi a-t-il perdu de peu puisque le ramasseur est allé à sa rencontre et l’a rejoint au-delà du jardin des R.P. Capucins. Il y eut des larmes du côté du perdant qui comptait gagner, car il était réputé être un bon coureur, ce qui démontra chez lui plus d’honneur à coeur que d’orgueil à la fête, comme chez les grands. Après 9 fr. qu’ils ont dépensé après la fête à l’Hôtel de Nemours pour limonade et bonbons. Le reste servira à faire des courses le dimanche.

Copie conforme le 1^{er} août 2002, Léon Schneeberger

Sous-titres de la rédaction

Léon Schneeberger. Une vie 1908 - 1998

Introduction.

Je vous demande PARDON, amis lecteur, vous qui aurez la patience de me lire jusqu'au bout. Ma fille Sylvia m'a remis une cassette. C'est une partie d'une conférence sur le Pardon, conférence donnée par Simone Pacot.

L'on devrait utiliser davantage le mot Pardon. Au début et à la fin. Ce n'est pas notre prochain qui doit le demander, c'est à nous de le faire.

En gare de Neuchâtel, un matin, j'ai rencontré des amis, Daniel, Hermann et sa fille Carole, l'amie de l'Himalaya. Avec Daniel, j'ai passé une belle journée. Nous avons traversé en train une partie de la Suisse. Ce fut pour moi très enrichissant.

Au début de l'après-midi, il s'est passé quelque chose qui m'a frappé. Sur un quai de la gare, une femme ficelée dans un pauvre manteau, qui couvrait toute sa garde-robe, avec un enfant sur les bras et, pour seuls bagages, des sacs en papier. Elle interpellait les gens qui n'essayaient pas à comprendre. Une belle dame m'a dit : il y a longtemps qu'elle fait ce cirque. Heureusement, un jeune homme est arrivé et a pris le temps de l'écouter et il a compris. Cette femme venait de Yougoslavie, et, il l'a aidée.

A la station suivante un homme l'attendait, son mari peut-être. Nous étions à Immensee. Le train est reparti. Je n'ai pas pu demander Pardon !

Ce 30 décembre 1993, l'Etat hébreux et le Vatican ont signé un accord.

Après 2000 ans. ils se sont demandé Pardon !

1er janvier 1994.

Dans ma boîte aux lettres, ce matin, j'ai trouvé le journal Le Matin et, une bouteille de Pinot noir d'Auvernier, l'année commençait bien.

Habituellement, en début d'année, on fait un bilan et on établit un budget, je n'en ferai pas, car je ne connais pas l'Avenir.

Je dois être reconnaissant, le Bilan est positif, je n'ai pas coûté cher aux Assurances l'année passée. Pourvu que ça dure !

L'année passée, j'ai rencontré un ami bloqué dans sa chambre depuis des mois. Nous avons passé notre Ecole de recrues ensemble à Savatan en 1928. Nous sommes les derniers de la 85, La Batterie huitante-cinq et nous avons 85 ans.

A Noël, mes enfants m'ont offert un dictaphone, et ma fille Gil m'a suggéré de faire un résumé de ma vie.

Chaque jour, il se fait des vides autour de moi, donc il ne faut plus attendre. Mais par quoi commencer ? Commençons par des vœux, restons positifs. Gardons les pieds sur terre. Conservons le sourire !

Quand mon père a quitté la maison pour parfaire son métier, sa mère lui a dit: on ne te demandera pas "Combien de temps il a fallu pour faire un travail, mais on demandera qui a fait ce travail ?" Les temps ont changé.

2 janvier 1994.

Ce matin, j'ai eu le plaisir d'entendre à la Radio, le fils de mon ami Bernard (Rueff, de Bienne, ancien membre du Cercle), de retour des Etats-Unis, j'ai eu envie de chanter: Les fils seront dignes des pères...

Cela ne sera pas toujours facile de chercher et de trouver pour pouvoir classer ses souvenirs. S'il n'existait pas des photographies, je renoncerais et je chanterais: J'ai la mémoire qui flanche.

J'avais environ 5 ans, quand mon père m'a fait visiter Le Locle, puis le Col des Roches. Il me fit voir des initiales J.S.. C'était les initiales de mon grand-père Jakob, le voiturier suisse allemand qui avait participé à la construction du tunnel des Petits-Ponts, le chemin de fer à voie étroite qui devait relier le Locle aux Brenets.

Ils habitaient une maison appartenant à la famille Piaget. C'était il y a un siècle. Je n'ai pas connu mes grands-parents. Mon père m'a raconté: Quand il a touché son premier salaire, sa mère lui a dit d'aller payer une dette dans un commerce, c'était pour pouvoir aller chercher un nouveau sac d'avoine.

Articles et documents

Léon, mon père, avait une soeur et trois frères: Jules, l'électricien a participé à l'introduction de l'électricité dans le Jura; Louis, le paysan, le père de mon cousin Louis et de mes cousines Frida et Amélie, du même âge que moi; le plus jeune, Charles, clerc chez un notaire, a fait partie de la bande d'Humbert le Brigand. On en a parlé dans l'Affaire du crime de la Combe Monterban.

Mon père est né au Locle, en 1872. Il a appris le métier de mécanicien à la Fabrique Georges Favre, puis comme c'était la coutume, il a fait son Tour de Suisse, pour parfaire son métier. C'était l'époque de l'introduction des machines-outils. Dans les fabriques, les mécaniciens étaient des privilégiés. Ils travaillaient le samedi après-midi, mais se faisaient désirer le lundi matin.

Mon père avait acquis la réputation d'être un bon mécanicien. Il s'était essayé en politique, c'était le début du Parti socialiste, mais cela n'a pas duré. Mon père a été déçu.

Un jour j'ai rencontré un ami de mon père, c'était dans les années 30, il m'a conté: j'ai participé à un Congrès socialiste à Amsterdam. Là, Charles Naine a dit: pour supprimer la Guerre, il faut supprimer le Capital. Cet homme a renoncé à la politique. Il a changé son nom, sa profession et son lieu de travail.

Lors de la fondation de la Fabrique de machines Mikron à Bienne, mon père fut engagé comme chef.

C'est au Landeron que mon père fit la connaissance de ma mère, une jeune veuve qui avait été mariée à Paris (Cécile Monnerat (1), née en 1875). Rentrée chez son père, elle travaillait en fabrique. Comme par hasard, sa machine tombait en panne, et c'est mon père qui était chargé de la dépanner. Ce que femme veut ! Et cela a fini par un mariage ! Mon grand-père maternel était veuf, c'est sa fille Julie (Monnerat 3) qui remplaçait la mère. Il y avait encore trois autres filles dont ma mère Cécile (Monnerat) et quatre garçons, dont mon oncle Paul (Monnerat 4), le photographe, célibataire et un peu original.

Mes parents formaient un couple heureux, Ils habitaient la même maison que mon grand-père.

C'est quand j'eus trois ans qu'est survenu le drame. Ma mère s'est rendue à Paris, pour soigner une vieille tante. Elle rentra fatiguée. Elle me donna une dragée qui me resta dans le cou. On appela un médecin et quand il arriva, la dragée avait fondu. Mais ma mère fit une dépression, qu'on déclara incurable. Elle vécut ainsi quatorze ans. (Ces faits que je répète, je les ai appris plus tard.)

De ma prime enfance, il ne me reste que de vagues souvenirs. Des photographies me servent de repères. Il y a mon père, ma mère, ma tante Julie et moi. J'avais trois ans, nous étions dans un pâturage à Lignères.

Il y a des photos où j'ai des cheveux longs, qu'on m'a coupé quand on m'a placé à l'école enfantine. Je m'y trouvais avec des camarades plus âgés que moi...

C'est ma tante Julie (Monnerat 3) qui a remplacé ma mère. Je voyais mon père le dimanche. Il me prenait avec lui, et nous allions rendre visite à ma mère.

En 1914, il y a eu une grande exposition à Berne. Ma mère était dans un hôpital à Berne.

Puis il y eut la déclaration de guerre, la "grande guerre". C'est de cette époque que me restent des souvenirs.

Je me souviens des soirées d'hiver, autour de la table éclairée au pétrole, de la cuisine sombre, noircie par la fumée. On cuisinait au bois, il n'y avait pas une bonne aération.

Le dimanche, nous avions de la viande.

Enfance heureuse. Jusqu'à l'âge de 12 ans, j'ai eu une enfance heureuse, sans souci. Il ne m'en reste que des beaux souvenirs. J'étais chez mon grand-père, c'était la guerre. Il y avait le rationnement, mais mon grand-père avait un grand jardin et nous n'avons jamais eu faim. Mon aïeul était un philosophe. Il avait une occupation originale, il récoltait des escargots que lui apportaient les enfants et qu'il payait très peu. Il les gardait dans un grand parc et en automne les expédiait à Paris. Les méthodes de culture modernes et les pesticides ont presque fait disparaître ces mollusques. Un ami m'a raconté que les gosses, le soir, retournaient dans le parc, en volaient et retournaient les vendre.

Mon oncle Paul Monnerat (4) avait un petit magasin dans la ville. Pendant la guerre, le soir de solde, les soldats remplissaient sa boutique. Sa boutique était aussi le lieu de rendez-vous des jeunes gens. Les gosses étaient fiers quand ils avaient pu chiper quelque chose.

Ma tante Julie (3) me laissait une grande liberté, à condition que je rentre aux heures des repas.

Il y avait au village des petits réfugiés belges. Souvent, le collège était occupé par des militaires. C'était pour nous l'occasion de faire l'école buissonnière. Nous accompagnions les soldats qui creusaient des fortifications dans une petite forêt des environs, et nous faisions la petite guerre, une sorte de guerre des boutons.

A la fin de la guerre, fin 1918, je voyais de moins en moins mon père. En 1920, il s'était remarié, il habitait Bienne et m'avait repris pour vivre avec lui. A Noël, j'avais fugué et m'étais sauvé au Landeron. Mon grand-père m'a encouragé à retourner chez mon père, j'avais le coeur gros.

Au Landeron, canton de Neuchâtel, l'école obligatoire était jusqu'à 14 ans; à Bienne, canton de Berne, c'était jusqu'à 16 ans. J'avais des camarades plus âgés que moi, mais j'avais des facilités en calcul et en composition. Nous avions un livre de lecture passionnant "Le Trésor de l'écolier". Je fréquentais souvent la Bibliothèque scolaire. J'aimais lire les Jules Verne.

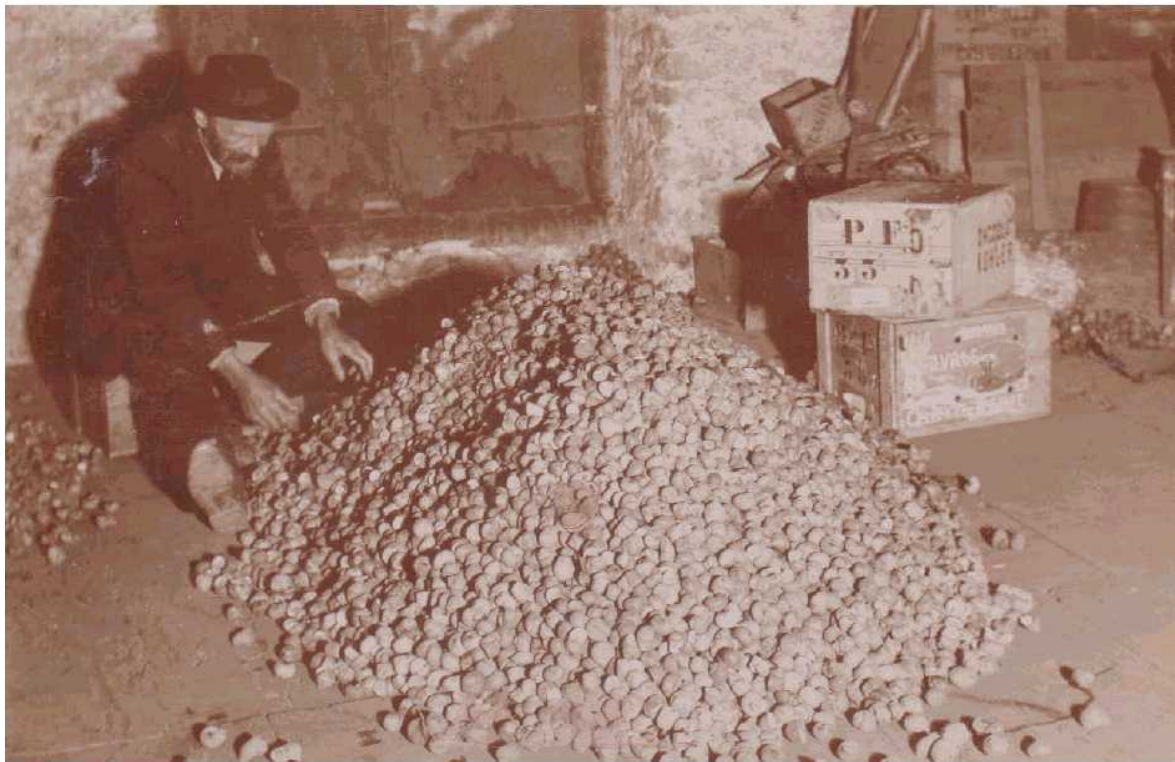
Dans la cour du collège, il y avait une grande baraque en bois, on y distribuait la soupe populaire aux chômeurs, car depuis la fin de la guerre, il y avait beaucoup de sans-travail.

Quand j'ai eu 15 ans, j'ai passé un examen de sortie, pour gagner une année scolaire. Je n'ai pas pu entrer à l'école secondaire et je suis entré en apprentissage. C'était en 1923.

Jeunesse

Mon père avait épousé une veuve, une ancienne institutrice qu'il connaissait depuis son enfance. Elle avait une fille bien plus âgée que moi. Elle n'habitait pas avec nous. Mon père n'était pas toujours heureux, souvent, il buvait.

C'est mon père qui a été mon maître d'apprentissage pendant 4 ans. En 1927, j'ai terminé mon apprentissage et aussi ma jeunesse.



François Victor (1850-1937) triant les escargots que les enfants lui apportaient et qu'il expédiait à Paris

Adolescence

Ce fut une adolescence prolongée !

En 1928, je suis entré à l'école de recrues à Savatan près de Saint-Maurice. Physiquement, j'avais du retard, il me restait beaucoup de choses à apprendre.

Articles et documents

Il ne s'est pas passé beaucoup de choses importantes durant mes années d'apprentissage, ma marâtre me limitait mon argent de poche. J'avais peu d'amis, je ne pratiquais pas de sport.

En 1924, je me suis monté un poste de TSF, c'était les tous débuts de la radio. Un ami m'avait prêté un schéma et j'avais réussi à monter, sans trop de frais, un poste à résonance, C 119, puis plus tard, un poste Bourne, pour ondes courtes.

J'avais décollé moi-même les pièces en laiton, fiches et bornes. Je m'étais procuré un vieil accumulateur, et j'utilisais la conduite du réseau comme antenne. Cela donnait pas mal de parasites. Nous entendions la Tour Eiffel, Daventry, Radiola avec son parleur Radiolo, on ne disait pas encore speaker ! Il y avait Praha, Radio Toulouse, Radio Belgique et leurs accents. J'ai presque assisté à la naissance de tous les émetteurs suisses. Pour Lausanne, c'était au Comptoir suisse. La Société Utilitas émettait depuis le Champ de l'Air. Roland Pièce était le technicien, opérateur, homme à tout faire, un grand bonhomme. Ensuite, il y eut Zurich (Allo Zurich), Radio Berne, Radio Bâle, puis Radio Genève avec Me Suez, alias Squibbs pour le sport. Je ne peux oublier les transmissions des Jeux olympiques depuis la Tour Eiffel en 1924,



Léon Schneeberger

J'ai eu l'occasion de visiter les studios de Radio Berne qui se trouvaient au Kursaal Schänzli. Berne donnait des émissions en français. Je me souviens de Madame Grellet.

La TSF m'a apporté beaucoup de satisfaction. Un jour, j'ai entendu une station sur ondes courtes qui appelait un avion, ça donnait ceci: SABENA OHB (bis), je vous ai bien compris (bis), vous survolez Colmar (bis) !

En 1934, j'ai fait un concours et j'ai gagné le deuxième prix, un poste de radio moderne. A la même époque, un ami s'est fabriqué un poste émetteur à ondes courtes, HB9BB. Il correspondait avec toute l'Europe. J'étais fier de pouvoir l'entendre ainsi que d'autres radio-amateurs.

A cette époque, j'avais une vie très active, presque trop. Un peu mouvementée, je manquais de sommeil. Les petites amies commençaient à m'intéresser. Je voulais parfaire mon instruction, je suivais des cours. J'apprenais l'allemand, l'anglais, l'italien, même la dactylographie. Je suivais des cours du soir à l'Ecole d'horlogerie.

J'aimais aller au théâtre, voir les opérettes, les tournées Karsenty. J'aimais l'ambiance du poulailler du petit Théâtre de Bienne et de sa troupe allemande.

Pendant les vacances, une année sur deux, j'allais avec un ami à l'étranger. Entre deux, je visitais la Suisse.

J'avais fait la connaissance de jeunes étudiants du Technicum, la SELF, société des étudiants de langue française. J'ai même tenu un rôle dans une de leurs revues.

En hiver, je faisais beaucoup de ski. J'étais devenu un bon client d'un célèbre chirurgien, car j'avais souvent des accidents, pied cassé, foulure, épaule déboîtée et j'en passe.

Et ce fut la mobilisation de 1939. Tout allait changer !

Militaire

Après mon école de recrues, j'ai fait 7 cours de répétition avec une batterie de canons tractés, la 85, des 7,5. J'ai pu visiter toute la Suisse romande. J'ai pu participer à des cours de ski facultatifs et à des concours de patrouilles. Nous logions à la cabane militaire de Bretaye. C'est à la suite de cela que j'ai demandé mon admission au Ski-Club de Bienne. On y parlait beaucoup l'allemand.

On croyait qu'il n'y aurait plus de guerre. Mais en Allemagne, il y avait un esprit de revanche et on passait par une crise. Hitler a eu beau jeu avec ses nazis. Il occupa la Ruhr et les usines travaillèrent en plein pour les armements.

Il y eut une nouvelle organisation de l'armée suisse. J'ai été incorporé dans une batterie de canons lourds, la 103, des canons Boffors de 10,5.

J'obtenais souvent des congés pour retourner en usine, car presque tous les hommes en état de servir avaient été mobilisés. Un commandant jaloux de mes congés, m'inscrivit pour que je suive des cours spéciaux gaz, armements, cours alpins. Au lieu d'être une contrainte, c'était du plaisir à pouvoir suivre ces cours.

Une fois en rejoignant mon unité après un congé, j'ai trouvé mes camarades attristés. Un des leurs, un très bon copain avait perdu la vie dans un accident.

Les cours alpins m'ont beaucoup apporté. J'avais acquis confiance et endurance. Par la suite, j'ai demandé mon admission au Club alpin suisse.

La mobilisation est la cause indirecte d'un changement dans ma vie professionnelle. J'avais une bonne situation. Durant une relève, on m'a offert une meilleure place. Je ne pensais pas que cela allait changer ma vie. On travaillait avec d'autres méthodes. Cela a formé mon caractère.

1er septembre 1939. Déclaration de la guerre

L'Allemagne attaque la Pologne. L'Angleterre et la France prennent sa défense. Nous sommes mobilisés. C'est la drôle de guerre pendant 6 mois.

Notre batterie est mobilisée au Landeron, le lieu où j'ai passé mon enfance. J'apprends à connaître mes camarades. Il y a jusqu'à 20 ans de différence d'âge entre nous. J'ai dû retourner à l'usine, puis j'ai été rappelé. Nous avons fêté Noël sous les drapeaux, au Landeron.

En juin 1940, la France confiante à sa ligne de défense Maginot, est envahie. Notre unité est déplacée. Puis nous nous retirons dans le Réduit national.

Pendant mes cours alpins, j'ai connu le comportement des hommes quand ils ont faim. Notre ration journalière était de 3000 calories, cela suffisait, mais il y avait toujours des râleurs. La faim justifie les moyens.

Etant célibataire, je n'avais pas beaucoup de soucis. Je tairai mes petites aventures amoureuses.

J'ai quitté la maison paternelle, j'avais 35 ans. J'ai habité à Delémont pendant deux ans. Je prenais pension dans un restaurant, nous ne manquions de rien. Je n'ai jamais souffert du rationnement.

Puis j'ai changé d'employeur, j'ai habité à Saint-Aubin, au bord du lac de Neuchâtel.

En 1945, ce fut l'armistice. On apprenait ce qui s'était passé en dehors de nos frontières. C'était la fin d'un cauchemar, mais on appréhendait l'avenir.

Pour moi, une vie nouvelle allait commencer. J'avais fait la connaissance de celle qui allait devenir mon épouse. C'était la cadette d'une grande famille jurassienne, Gilberte Bourgnon, de Bassecourt. Le 1er août 1945, on se fiançait. et en mars 1946, nous nous sommes mariés.

Le mariage

Nous avons un ami commun, un médecin.

Je lui ai posé la question : Que penses-tu de Gilberte ? Est-elle en bonne santé ?

Il m'a répondu : pas de problème. Mais il faudra qu'elle renonce à porter des hauts talons. Sinon, elle va le payer cher ! Je me suis adressé à un graphologue, j'ai fait comparer nos écritures. Il a dit à peu près ceci : vos caractères et vos tempéraments sont faits pour s'accorder, mais vous ne deviendrez jamais riches. Vous ne manquerez jamais de rien, car elle a trop bon coeur.

Quand je lui ai fait voir cette réponse, elle s'est fâchée et a détruit le rapport. J'ai réalisé, qu'il ne fallait pas provoquer. Et ça m'a servi de leçon.

La lune de miel s'est très vite passée. Une fille est née, Sylvia (1.1b.1), et un an plus tard, Gilberte (1.1b.2). Mon épouse avait fait un apprentissage de couturière. Cela lui a servi, elle confectionnait les vêtements de ses filles. Elle était gourmande, cela nous valait une bonne cuisine.

Ensuite, nous sommes venus habiter à Peseux. Les enfants sont allés à l'école. Nous avons bâti. Nous vivions pour nous. Les quelques amis que nous avions avaient baptisé notre maison "la villa du Bon-Accueil".

Ma santé m'a occasionné quelques soucis, ainsi qu'à mon épouse.

Notre aînée a voulu devenir infirmière. Sa soeur a continué ses études en sociologie.

Les filles ont voulu un chien, d'abord contre mon gré, puis il a fait partie de la famille pendant 14 ans. Les filles se sont mariées. Nous avons eu des petits enfants: Nathalie et François.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire.

J'ai passé 50 ans en fabrique. Professionnellement, j'ai eu des hauts et des bas. J'étais heureux de retrouver le calme en rentrant à la maison. Maintenant, je profite de la retraite.

Dès ce moment, ont commencé les ennuis de santé avec Gilberte. D'abord une opération de la hanche, qui a bien réussi. En 1983, un cancer fulgurant et généralisé s'est déclaré. En trois semaines c'était la fin. Gilberte avait 66 ans, j'en avait 76. Nous avons été mariés 38 ans.

Tout s'est passé si vite. Je n'ai pas réalisé de suite ce qui était arrivé. Mes filles avaient peine à y croire. J'ai essayé de tenir le coup. J'ai accompagné la malade dans ses derniers moments. C'était très dur.

Puis ça a craqué, il m'a fallu une année pour prendre le dessus. J'avais de la peine à contenir mes larmes, quand je rencontrais des amis. C'est dans ces moments-là que l'on reconnaît ses vrais amis.

J'ai eu la possibilité de faire un grand voyage. La vie devait continuer. Et maintenant, cela fait déjà dix ans que cela s'est passé.

Les prophéties du graphologue s'étaient avérées justes. Toute sa vie, Gilberte avait eu trop bon coeur. Elle s'était occupée de ses parents et des aînés en général.

A la mort de mon père, j'ai commis l'erreur de prendre la seconde femme de mon père sous notre toit. Elle nous en a fait voir de toutes les couleurs.

Au début de notre mariage, nous avons pris chez nous une enfant tchèque recommandée par la Croix-Rouge.

Quand Sylvia a terminé son école d'infirmière, nous sommes allés en Tchécoslovaquie, via Vienne, puis Dresde, c'était en 1970. A Dresde, habite un cousin qui a fait la guerre en Russie et qui s'est marié en Europe de l'Est. Les parents de la jeune Tchèque Ytka, qui est maintenant grand-mère, nous ont très bien reçus, ils nous ont fêtés.

Le ciel bleu d'aujourd'hui m'incite à mettre un terme à ce résumé. Par temps gris, je ne verrais pas la vie si rose.

En me relisant, je constate des erreurs et des oublis.

Je choisirai quelques photos pour illustrer ce résumé. J'ajouterai quelques maximes, celles qui m'ont été utiles dans ma vie. J'ai toujours apprécié les Fables de la Fontaine.

Je n'aime pas les religions qui disent : il n'y en a point comme nous.

Je veux faire une prière : Dieu, préserve-moi des consolateurs chimiques. Maintiens-moi dans la Foi, l'Espérance et la Charité.

Peseux, le 26 avril 1994.

Léon Schneeberger

QUESTIONS - REPONSES

Avertissement : cette rubrique cherche à promouvoir l'entraide entre les membres du Cercle d'une part et avec les chercheurs qui s'intéressent à des familles jurassiennes d'autre part. Les questions et les réponses doivent être adressées au président du Cercle; elles paraîtront dans le bulletin suivant. Il s'agit de faire profiter le plus grand nombre de chercheurs des informations qu'elles contiennent.

??? QUESTIONS ???

Question No 599 **Houriet** **P. Houriet**

Recherche lieu de décès (entre 1880 et 1885 ?) de la femme d'Henri Auguste Houriet, Emma Aline Gautier, née en 1836, fille de Pierre Frédéric et Augustine Gautier de Cortébert. Est-elle décédée en Argentine à Baradero ou à Saint-Imier ou à Cortébert ?

Question No 600 **Borle** **C. Silvant**

Recherche l'acte de naissance de Claude Borle, né le 13 juin 1734 à Renan qui épouse le 21 avril 1759 à Renan Suzanne-Marie Richard. Il est fils de Claude Borle, ancien du vénérable consistoire de Saint-Imier et de Judith Jaccot.

Question No 601 **Fleury** **J.-C. Flory**

Recherche mariage à Bourrignon de Jean-Pierre Fleury et de Marie CARRET, parents d'Henry Joseph Fleury, ° 8.7.1771 à Bourrignon.

Question No 602 **Fleury** **D. Fluri**

Recherche renseignements concernant François Fleury qui, venant de Suisse avec femme et enfants, travaillait vraisemblablement à la Verrerie dite des Bois, puis de Portieux dans les Vosges. Un acte de baptême du 27.06.1713 de Scholastique Fleury, fille de François Fleury venant de Suisse de Palandru (?), travaillant dans les bois, la marraine est Scholastique Bauder, femme du Sieur Laurent Claude de La Verrerie. (Laurent Claude est le maître verrier).

Question No 603 **Bouverat** **P. J. Derainne**

Je travaille sur les ouvriers qui ont participé à la construction du tunnel de Blaisy en Côte-d'Or (1845-1851) et j'ai trouvé mention d'une femme Thérèse Bouverat qui se remarie sur le chantier en 1850. Thérèse BOUVERAT, 51 ans, née dans la paroisse des Breuleux dans le diocèse de Bâle, canton de Berne. Père décédé ; veuve de Chrisostome Gaillard, décédé à Dijon, le 26 septembre 1845. Je recherche le mariage de Thérèse Bouverat avec Chrisostome François Gaillard, né à Le Bourget (Jura).

Question No 604 **Baumgartner** **M.-C. Mouche**

Recherche date et lieu de naissance de Marie Caroline Baumgartner , + à Granges, ∞ 27.8.1859 à Tavannes avec Frédéric Olivier GLÜCK.

Question No 605 **Augsburger** **M.-C. Mouche**

Recherche date de naissance et ascendance de Christian Augsburger, ° vers 1734 à Sornetan ainsi que son mariage.

Question No 606 **Augsburger** **M.-C. Mouche**

Recherche la date de naissance de Barbe Augsburger, fille du précédent. Les documents indiquent qu'elle est née à Sornetan ou à Langnau, vers 1760. Elle a épousé Ulrich Steudler le 15.1.1782 au Locle.

Question No 607

Chèvre Steiner

F. Luanco

Mon arrière grand-mère, Julie Steiner, née le 11.02.1851 à Delémont était la fille de Claire Chèvre (née à Mettembert en 1822, de la branche « Joqui » de la famille Chèvre) et Jean Steiner, bourgeois de Vellerat (date et lieu de naissance non trouvés). Ils avaient par ailleurs trois autres enfants nés en 1846, 1847 et 1849. Je cherche le lieu et la date de leur mariage (vraisemblablement à Mettembert vers 1845) ainsi que la date, le lieu et la cause de leur décès (avant 1853). En effet j'ai la preuve que mon arrière-grand-mère et ses trois frères et sœurs étaient orphelins en Algérie en 1853, confiés aux bons soins d'une dame Lestienne (Suisse elle-même).

Voici tout ce que je possède sur la famille de mon arrière-grand-mère STEINER :

- Claire CHEVRE, sa mère, sans profession, née à Mettembert en 1822, était la fille de Jacques Chèvre né et mort à Mettembert (1774 -1844) et Victoire Chèvre (1778 -1844).

??? RÉPONSES ???

Réponse No 539

Fleury

H. Ackermann

Fleury François Xavier Joseph °11.11.1873, + 17.6.1963 a épousé le 9.7.1901 Thiévent, Julia Marie Virginie ° 20.5.1882, + 12,3.1968 ; elle est la fille de Thiévent, François et de Curtis, Victorine.

Ce couple a eut 9 enfants :

1. Cécile Antoinette (1905 - ?)
2. François Joseph (1908 - 1968)
3. Marcelle Martha Louise (1910)
4. Hippolyte Joseph (1912 - ?) épouse en 1944 Santschi, Rosa Martha (3enfants)
5. Bernadette Clara Juliette (1914 - ?)
6. Elie Léon (1915 - 1999) épouse en 1948 Perrin, Paula Germaine (2enfants)
7. Rose Cécile (1920 - ?)
8. Célestin Emile René (1923 - ?) épouse en 1951 Marti, Dora (3enfants)
9. Arsène Maurice (1924 - 1988) épouse en 1951 Veya, Marie Yvonne (2enfants)

Génération I

1. Fleury François Xavier Joseph °11.11.1873, + 17.6.1963

Génération II

2. Fleury Pierre (1845 - ?)
oo 1871
3. Metthez, Gènereuse (1841 - ?)

Génération III

4. Fleury, Léonard (1788 - 1867)
oo 1827
5. Vernier, Catherine (1804 - 1867)

6. Metthez, Ignace
7. Frossard Victoire

Génération IV

8. Fleury, Henri (1754 - 1824)

oo 1785

9. Fleury, Catherine (1759 - 1814)

10. Vernier, Germain

11. Bailat Madeleine

Réponse No 553

Racine

J. Racine

1. Jean-Pierre Racine, ∞ 12.2.1831 à Diesse à Julie Adélaïde Bayard

2. Jean-Pierre Racine

∞ en août 1800 à Diesse

3. Anne-Rose Carrel

4. Pierre Racine

∞ 2.12.1776 à Gléresse

5. Lydie Giaouque

8. Jean Jacques Racine

∞ 8.12.1744 à Diesse

7. Suzanne Carrel

16. Jean Baptiste Racine

∞ 21.5.1707 à Lamboing

17. Suzanne Racine

32. Jean Rodolphe Racine

∞ 23.3.1680 à Diesse

33. Suzanne Richard

64. Guillaume Racine

∞ février 1639 à Lamboing

65. Salomé Carrel

128. Junet Racine

∞ vers 1595 à Lamboing

127. Jeanne Gauchat

256. Pierre Racine

∞ 23.11.1567 à Diesse

257. Fresme Cosandier

512. Guillaume Racine

∞ vers 1525 à Lamboing

513. N.N.

Entraide/Activités du Cercle

Réponse No 583

Ferlin

J. Christe

Pierre Ferlin (Pétri Frelin), ° 29.7.1720 et + 20.1.1779 à Courfaivre, époux de Jeanne Croquet, + 6.2.1784 à Courfaivre, et le fils de Pierre, ° 23.2.1690 à Courfaivre, lui-même fils d'Henri et Anne Monnerat, et de Jeanne Rolle, ° 24.6.1684 à Courfaivre, fille de Pierre dit Petrelet et Barbe Bandelier.

Pierre Ferlin et Jeanne Rolle ont eu d'autres enfants, tous nés à Courfaivre:

Jean Henri, ° 21.7.1712.

Nicolas, ° 15.12.1714 et + 8.2.1751, marié à Marguerite Membrez.

Antoine, ° 22.10.1716.

Catherine, 19.3.1718, mariée le 14.2.1752 à Noé Humbert Mercier.

Anne, ° 1.6.1723 et + 2.2.179.

Réponse No 584

Stouff

F. Kohler, J. Christe,

Pierre François *Xavier* Stouff, ° 5.3.1830 à Porrentruy, docteur, est le fils de Jean *Pierre*, de Florimont (F 90), et d'Ursule Françoise Chavanne, fille de Jean Germain et de Madeleine Brieffier, ° 13.1.1806 à Porrentruy, + 1.7.1863. Il a un frère Pierre Albert, ° 1833, + 29.4.1906 à Porrentruy, professeur au lycée de Vesoul, marié à Angéline Ceppi, ° 13.12.1849 à Delémont, + 17.1.1914 à Vesoul, fille de Charles et Joséphine Sermet.

Pierre François *Xavier* Stouff a épousé Marie Anne Joséphine Généreuse Béchaux, ° 24.5.1832 à Porrentruy, + 28.12.1925, fille d'Antoine Augustin, ° 29.3.1798 à Porrentruy - 8.10 ou 24.12.1877 à Montigny-les Arsures près d'Arbois (F 39), avocat et président du Tribunal de Porrentruy, et de Marie Thérèse Généreuse Berthold, de Bremoncourt, 6.3.1805 - 20.9.1877. (cf. «Béchaux» in André Rais, Livre d'or des familles du Jura, Porrentruy, 1968, 112-123.)

Dont deux enfants :

- Louis (° 31.10.1859-11.7.1836), professeur d'histoire et de paléographie à l'Université de Dijon. (cf. sa nécrologie dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation* 1936, p. 238-241).

- Xavier.

Réponse No 587

Eray

J. Christe

François Joseph Eray, de Courfaivre, né vers 1834, horloger à Courtételle en 1881, a épousé Marie Généreuse Maillat, de Courtedoux, décédée à Courfaivre le 24.2.1873. François Joseph Eray ne figure pas dans les registres de Courfaivre, il faudrait éventuellement voir ceux de Courtételle.

* * * * *

Consultation des registres paroissiaux du Jura bernois sur cédéroms

Consultation : tous les jeudis de 14 h à 18 h.

La consultation se fait sur réservation téléphonique ou dans la limite des postes disponibles.

Mémoires d'Ici, Place du Marché 5, 2610 SAINT-IMIER

Tél. : 032 941 55 55 – Courriel : contact@m-ici.ch

Rapport d'activité 2005

Au cours de l'année 2005, le Bureau a tenu sept séances et les quatre réunions trimestrielles ont été bien fréquentées : plus de 20 personnes chaque fois. L'assemblée générale annuelle a été réunie le samedi 6 mars à Moutier. Après la partie statutaire, Laetitia Macler a présenté ses recherches sur les familles de Bonfol avec un exposé intitulé : *Avez-vous un Bregnard Jean-Pierre ou une Chapuis Marie Anne parmi vos ancêtres?*

Le mercredi 12 mai à Delémont, Jean-Philippe Gobat, notre président d'honneur, a relevé *les richesses d'une table d'ascendance complète* devant une vingtaine de personnes. Le 8 septembre à Delémont, René Vermot-Desroches, membre du CGAEB et aussi président de la section de Montbéliard du CEGFC, nous a fait part de son expérience dans le domaine des relevés systématiques des registres paroissiaux et d'état civil (méthodes – outils informatiques – utilité). Samedi 20 novembre à Moutier, le Cercle accueillait Bernard Romy, réalisateur TV, auteur d'une riche monographie : *Le meunier, l'horloger, l'électricien, Les usiniers de la Suze (1750-1950)*.

Le samedi 15 octobre, une cinquantaine de personnes se sont retrouvées aux Franches-Montagnes à l'occasion de la sortie organisée en commun avec la Société neuchâteloise de généalogie (SNG). La journée a commencé par la visite guidée du Musée rural des Genevez suivie d'un apéritif. Le Centre de loisirs de Saignelégier servit de cadre pour le repas de midi, puis l'exposé de Jean-Luc Wermeille sur le patrimoine généalogique et architectural des Cerlatez. Une journée très réussie, dont on peut trouver un compte-rendu détaillé dans le bulletin No 27 de décembre 2005 de la SNG

Le bulletin : 50 numéros

Nous avons publié en 2004 deux bulletins, dont un numéro double pour marquer la parution du numéro 50. Les contributions suivantes ont été publiées: *Relation entre les familles Moschard et Grosjean*, par Robin Moschard (No 49), *Tous cousins : Lorenz Schaffter, l'ancêtre de treize membres du Cercle*, par Jean Christe, *La famille Sanner, meuniers à Vicques et à Delémont*, par François Rais, *La famille Brisard de Porrentruy, une famille méconnue, mais importante généalogiquement parlant pour beaucoup de Jurassiens*, par Georges Ecabert, et *Petit aperçu sur les Villard de Frinwillier à travers les siècles*, par Roland Villard.

En ce qui concerne les questions et réponses : 36 questions et 4 réponses ont été publiées en 2005. Depuis le début du bulletin, 574 questions ont été posées et 132 réponses, plus ou moins complètes, ont été apportées. Une bonne partie des questions et des adhésions nous parviennent par Internet. Le site du Cercle (www.jura.ch/cgaeb/), ouvert en avril 2000, est toujours géré à la perfection par notre vice-président François Rais, qui le met régulièrement à jour. François Rais gère aussi la bibliothèque, qui s'est enrichie, en plus des livraisons régulières des bulletins des sociétés soeurs, de plusieurs dons.

Enfin, la principale réalisation du CGAEB, cette année aura été sa contribution à la mise sur pied du Centre de consultation des registres paroissiaux du Jura bernois à Saint-Imier. Le Cercle généalogique de l'ancien Evêché de Bâle et Mémoires d'Ici ont décidé de collaborer afin de faciliter la recherche généalogique dans le Jura bernois à la suite des mesures très restrictives prises à l'encontre des généalogistes concernant la consultation des microfilms des registres paroissiaux par les Archives de l'Etat de Berne. Le Cercle a acquis auprès de M. Rohrbach, qui avait obtenu l'autorisation des Archives de l'Etat de les numériser, les CDs des registres paroissiaux des trois districts du Jura bernois et de Bienne. tandis que Mémoires d'Ici mettait un local et la matériel informatique à disposition. Le service a commencé en août 2005. Une journée «Portes ouvertes», à laquelle plusieurs membres du Cercle ont apporté leur concours, a eu lieu le 4 septembre. La consultation, d'abord limitée à deux jeudis par mois, se fait tous les jeudis de 14 h à 18 h. depuis janvier.

Mouvement des membres

Le Cercle comptait 133 membres inscrits au 31 décembre 2004 et 141 au 31 décembre 2005, soit une augmentation de 8 unités. En 2005, 125 membres ont payé la cotisation annuelle contre 117 en 2004. L'année passée, le Cercle a enregistré 17 adhésions et 6 démissions. Nous devons malheureusement déplorer le décès de trois membres : Mmes Eliane Donzé et Andréanne Bouverat-Richoz ainsi que M. Roger Flückiger.

Les 141 membres se répartissent de la façon suivante d'après le domicile: 27 pour le Jura bernois et Bienne, 47 dans le canton du Jura, 21 en Suisse romande et 10 en Suisse allemande; 31 en France, 3 aux Etats-Unis, 1 au Canada et 1 au Maroc.

F. Kohler, président

☛☛ Réunions et manifestations ☛☛

Prochaines réunions

Mercredi 17 mai à Delémont, 19 h 30

Il était une fois...la Brasserie jurassienne, par François Kohler

Mercredi 20 septembre à Moutier, 19 h 30

Samedi 18 novembre à Delémont, à 14 h 30

Sortie ☛☛

Samedi 30 septembre

Matin : Visite du Musée de l'Hôtel-Dieu à Porrentruy

Repas à Miécourt

Après-midi : Visite du château de Miécourt restauré

Cercle généalogique de l'Ancien Evêché de Bâle : Bureau 2006

Président d'honneur: Jean-Philippe GOBAT

Bureau

Président: François KOHLER, Route de Bâle 34, 2800 DELEMONT

Vice-président: François RAIS, Rue Jean-Prévôt 25, 2800 DELEMONT

Secrétaire : Gervais VON GUNTEN, Reuchenette 108, 2504 BIENNE

Caissier: Jean CHRISTE-MEIER, La Bosse 41, 2877 LE BEMONT

Assesseurs: Marie-Claire MOUCHE, Grands-Champs 10, 2900 PORRENTRUUY

Georges ECABERT, Rière l'Eglise, 2606 CORGEMONT

Roland VILLARD, Haut-du-Village, 2535 FRINVILLIER

Cotisations

Membres domiciliés en Suisse: Fr. s.: 40.-

Membres domiciliés à l'étranger: Fr. s.: 45.- (30 euros, 35 dollars)

CCP : 25-14919-3

Pour le paiements en euros : CCP 91-431542-2 EUR

Vente du bulletin au numéro

On peut obtenir des exemplaires de ce bulletin au prix de Fr. 6.- (Fr. 4.- pour les membres)

Rédaction: François KOHLER